



BLOIS 2022

ENTRE TERRE ET MER

UNE VIE RYTHMEE PAR LA MER : LES SARDINIÈRES DE DOUARNENEZ

ESTELLE BRÉNÉOL

ACADEMIE DE CRETEIL

Proposition supervisée par Fatiha CHERARA, IEN Lettres-histoire-géographie



Entre terre et mer



Cette proposition pédagogique s'inscrit dans le programme de première baccalauréat professionnel :
Thème 1 : Hommes et femmes au travail en métropole et dans les colonies françaises (XIXe siècle-1ère moitié du XXe siècle).

Elle s'intéresse plus particulièrement au travail des femmes à l'usine :

« Le travail à l'usine* apparaît au XIXe siècle. Les ouvriers connaissent de longues journées de travail, notamment dans les filatures et les mines avec des salaires très bas. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, ils s'organisent en syndicats* qui conduisent les premières luttes sociales. Dans le premier tiers du XXe siècle, le monde de l'industrie est marqué par la rationalisation du travail avec le développement du travail à la chaîne ». (Extrait BO)

Cette séance se propose de traiter la capacité travaillée suivante :

« **Raconter individuellement ou collectivement le quotidien d'une femme ou d'un homme au travail** au XIX^e siècle ou dans la première moitié du XXe siècle à partir de recherches dans la région du lycée des élèves (écomusées, musées et patrimoine industriel, agricole, archives locales, mémoires orales et récits ouvriers par exemple). »

Cela pourrait être la troisième séance de la progression ci-après.

| Séances | Problématiques | Capacité travaillée | Notions et mots-clés | Repères |
|--|--|---|---|---|
| Transition avec le programme de 2nde sur le compagnonnage en histoire ainsi que l'empire colonial. Lien avec le français : « Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques » classe de 1^{ère}, la co-intervention : « Dire, lire, écrire le métier ». Problématique générale du thème : Comment le monde du travail se transforme-t-il en France et dans les colonies françaises entre le XIX^e siècle et le milieu du XX^{ème} siècle ? | | | | |
| Séance 1 : (2h) Introduction par l'étude d'œuvres pour donner le cadre du thème | Thématique ? Lieux ? Populations ? Temporalité ? | Contextualiser une/des œuvre(s) mettant en scène des femmes ou des hommes au travail pour conduire une analyse historique. | Agriculture Plantations Empire colonial Esclavage Plantations | |
| Transition avec la séance 2 : De l'analyse du travail dans les champs vers l'exode rural et les usines. | | | | |
| Séance 2 : De l'exode rural à l'industrialisation (1h) | Comment s'opère la mutation du travail en France d'un monde agricole à un monde industriel ? | | Exode rural Industrialisation Usine Artisanat | |
| Transition avec la séance 3 : entrée dans le quotidien d'une ville ouvrière | | | | |
| Séance 3 : être ouvrière dans une sardinerie à Douarnenez (2h) | Comment se déroule la journée d'une ouvrière à Douarnenez ? | Raconter individuellement ou collectivement le quotidien d'une femme ou d'un homme au travail au XIX ^e siècle ou dans la première moitié du XX ^e siècle à partir de recherches dans la région du lycée des élèves (écomusées, musées et patrimoine industriel, agricole, archives locales, mémoires orales et récits ouvriers par exemple). | Usine Droits sociaux Question sociale Syndicat | 1864 : reconnaissance du droit de grève |
| Transition avec la séance 4 : vers la féminisation, tertiarisation de l'emploi et l'automatisation du travail | | | | |
| Séance 4 : L'évolution du monde du travail (2h) | Comment le monde du travail se diversifie-t-il ? | | Féminisation des emplois Instruction publique | |
| Transition avec la séance 5 : face aux évolutions du monde du travail, quelles questions sociales ? | | | | |
| Séance 5 : les conquêtes sociales (2h) | Comment les changements sociaux accompagnent l'industrialisation entre 1830 et 1950 ? | Construire une frise chronologique identifiant les acteurs de la question sociale, leurs modalités d'action et les principales avancées sociales sur la période étudiée (métropole et colonies) | Droits sociaux Question sociale Syndicat | Tous les repères du thème |

Le choix du sujet

Avec son littoral, la Bretagne a grandement bénéficié des **apports de la mer**. Dès le XV^{ème} siècle, elle occupait une position géographique centrale dans l'économie maritime. Cette dynamique portuaire qui a subsisté jusqu'à nos jours, a notamment connu un grand essor avec l'invention de la conserve par Nicolas Appert (1795) et de la boîte en fer-blanc au début du XIX^{ème} siècle.

En effet, en 1824, Joseph Colin, confiseur nantais, applique le procédé de l'appertisation à la boîte en fer blanc. Il est ainsi considéré comme l'inventeur de la conserve de sardine à l'huile. Le succès de ce nouveau procédé est tel que d'autres conserveurs l'imitent et créent leurs propres entreprises : entre 1860 et 1880, 160 usines sont créées de Brest à Saint-Jean-de-Luz.

La sardine fut le premier poisson à être mis en boîte de façon industrielle, dessinant peu à peu de la Bretagne au Pays Basque un véritable « bassin sardinier » avec de nombreuses conserveries édifiées en bord de mer, notamment à Douarnenez.

L'industrie de la conserverie de poisson, et en particulier de la sardine, demande de nombreuses manipulations qu'il est impossible de mécaniser. Pour réduire les coûts de fabrication, les chefs d'entreprises ont recours à la **main d'œuvre féminine**.

En 1881, les 159 usines du littoral comptent 500 ouvriers, 1500 à 2000 ferblantiers-boîtiers et 13 500 ouvrières. Les hommes partent à la pêche et les femmes travaillent à l'usine. A Douarnenez, on les appelle en breton « **Penn Sardin** » (« tête de sardine ») ce qui donnera le nom à la coiffe qu'elles portent lorsqu'elles travaillent.

En 1924, les usines de Douarnenez emploient 2453 personnes : 1851 ouvrières et 602 ouvriers. La majorité des femmes sont dans la conserve. En fonction des fluctuations de la pêche, les effectifs se gonflent ou se réduisent. On peut ajouter à ce chiffre les 5600 inscrits maritimes ce qui confirme que la ville vit de la pêche et surtout de la sardine. Cela rend la ville dépendante (crises de 1886, 1902-1905, 1906 et 1907)¹.

Les conserveries, aussi appelées « fritures », puisqu'il faut faire frire les sardines dans l'huile avant la mise en boîte, développent l'emploi des femmes de la région. Dans ces usines, le travail n'est pas régulier. Les journées peuvent commencer très tôt ou très tard dans la nuit. Les ouvrières se plaignent de l'attente, des fatigues liées au **travail nocturne et des heures supplémentaires non rémunérées**. Les femmes embauchaient parfois en fin d'après-midi, au retour de la pêche. Elles chantaient souvent des cantiques à la Vierge et/ou récitaient les prières de l'angélus. Dans la nuit, lorsque la fatigue se faisait sentir, la contremaitresse chantait pour soutenir le rythme de travail. En effet, faute de moyen de réfrigération, elles devaient travailler jusqu'à ce que toutes les sardines soit mises en boîtes, même s'il fallait y passer la nuit et une partie de la matinée et donc dépasser la durée légale du travail.

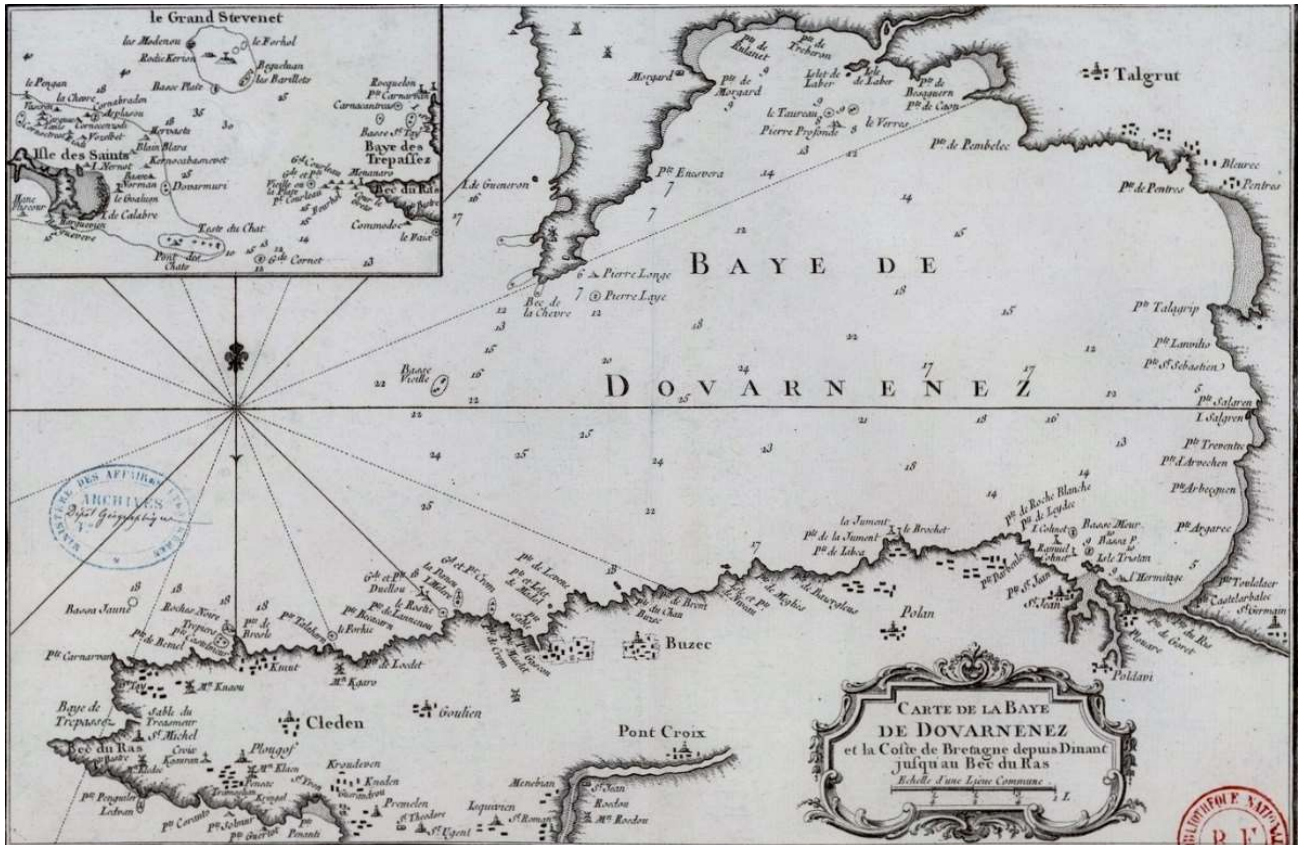
Ces **chants illustraient le quotidien et les états d'âme des ouvrières**. Il y avait des chants ancestraux, des chants tristes, satiriques. Ils pouvaient évoquer d'autres thèmes comme la misère ou le chagrin d'amour. Jusque dans les années 1970, toutes les usines résonnent des chants des ouvrières. Le chant est un moyen d'aider les femmes à tenir au travail, de maintenir la cadence et d'éviter les bavardages. L'utilisation du chant est connue par les patrons et est même vivement encouragée. Les sardinières chantent pour résister au sommeil et se donner du courage.

¹ <https://journals.openedition.org/abpo/639> Pour en savoir plus sur la crise de la sardine et son impact politique et religieux.

Le choix de la ville de Douarnenez :

Douarnenez, une ville parmi les usines, une situation géographique :

Au XIXe siècle, Douarnenez, ville du Finistère, à l'est de la mer d'Iroise, elle est protégée par une baie à qui elle donne son nom. Particularité de la ville, l'île Tristan qui se situe à 300 mètres environ de la côte, est accessible à pied, lors des marées basses à fort coefficient. Un manoir, un phare et un fort s'y trouvent. C'est une ville encerclée par les ports : le port de plaisance de Tréboul, le port de commerce du Port-Rhu et le port de pêche du Rosmeur. Elle s'industrialise et prospère grâce au commerce de la sardine. Douarnenez passe de trois usines en 1860, à près de trente en 1880. Même l'île Tristan dispose de sa conserverie.

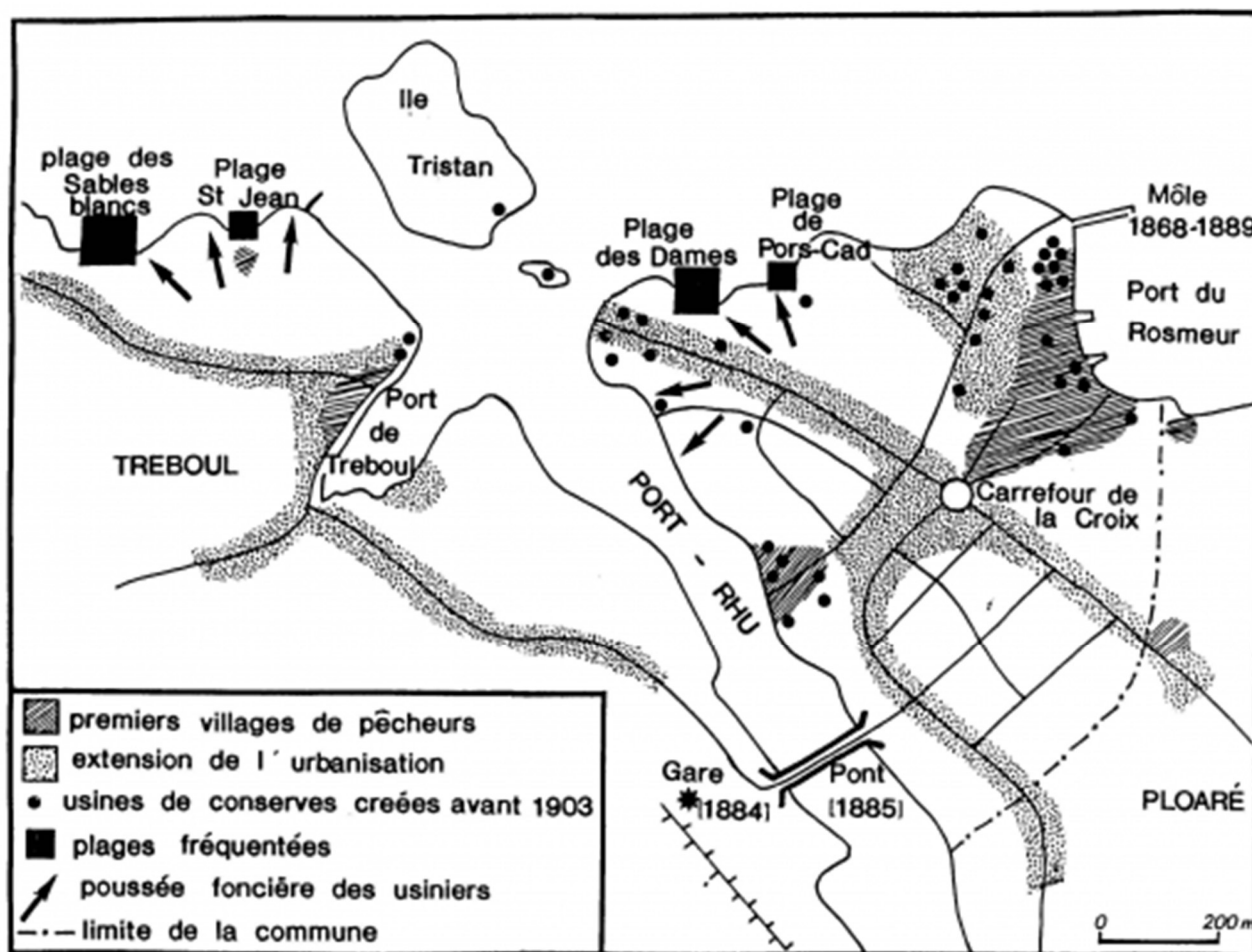


Carte de la baie de Douarnenez et la côte de Bretagne depuis Dinant jusqu'au Bec du Ras par Jacques-Nicolas Bellin, datant de 1764. Source : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8591935d.r=Douarnenez>

Le port de commerce s'est d'abord développé le long des rives de la rivière de Pouldavid, une ria, désormais connue sous le nom de Port-Rhu. Il permet de faire venir de Norvège les barils de rogue qui permettent d'appâter la sardine. Les boîtes de conserve sont acheminées ensuite par bateau ou par train. Le port du Rosmeur est à l'abri des vents et des courants venant de l'ouest. Le quartier qui surplombe le port du Rosmeur, dévalant la colline jusqu'au port, s'est construit lors de l'âge d'or de la sardine, pendant la seconde moitié du XIXe siècle. De nombreuses usines célèbres s'y installent comme « l'usine rouge » en 1901 créée par Charles Chancerelle.

En 1855, Laurent et Robert, deux frères, investissent dans une usine défaillante à Tréboul. C'est le début de l'aventure familiale. Au début des années 1900, Charles et Auguste Chancerelle créent un atelier sur le Rosmeur uniquement dédiée à la création des boîtes en fer-blanc. La famille marque également de son empreinte la formation. Le lycée professionnel Sainte-Elisabeth donne à ses élèves une formation dans les domaines de la couture, du secrétariat, de l'aide aux personnes... Après 1914, l'immeuble est construit et meublé grâce au financement d'Auguste Chancerelle, qui confie son animation à la congrégation des Filles du Saint-Esprit.

L'industrie de la conserverie transforme le paysage de la ville : construction d'usines, de quais, môles, phares, balises... ; développement de l'urbanisation mais également d'une « aristocratie de la conserve » qui correspond aussi à la naissance d'une conscience de classe dans un prolétariat maritime et industriel.



Source : Jean-Michel Le Boulanger

Une ville historiquement tournée vers la mer :

Douarnenez c'est donc une ville marquée par l'essor de la pêche et de la conserve. Le site antique de salaisons des sardines de Plomarc'h montre que c'est une activité historique de la ville.

Douarnenez est alors le premier port sardinier de France : en 1850, Douarnenez remplit 90 000 barils de 80 kg de sardines pressées, chaque baril contenant environ 25 000 sardines, cela fait en tout environ 225 millions de sardines. En 1848, Douarnenez compte 544 chaloupes de pêche, 786 en 1865 et en 1875 elles sont 850, la plupart étant la propriété de patrons embarqués².

La sardine et ses reflets d'argent la font parfois surnommer « l'or bleu » du littoral de la Bretagne du Sud.

² <https://archimer.ifremer.fr/doc/1985/rapport-4137.pdf>



Carte postale. Flottille douarneniste vue depuis le sentier des Plomarc'h. Vers 1930.

La ville dépend donc de la prospérité de la sardine. La crise de la sardine, due à sa raréfaction, frappe Douarnenez à partir de 1902. C'est le début des premiers mouvements syndicaux à Douarnenez.

| | tonnage (en tonnes) | valeur (en francs) | prix au kilo (franc) |
|------|---------------------|--------------------|----------------------|
| 1899 | 28 480 | 8 318 000 | 0,29 |
| 1900 | 37 098 | 10 571 000 | 0,28 |
| 1901 | 38 964 | 10 620 000 | 0,27 |
| 1902 | 8 341 | 5 348 000 | 0,64 |
| 1903 | 9 444 | 6 437 000 | 0,68 |
| 1904 | 28 091 | 20 701 000 | 0,74 |

Source : <https://journals.openedition.org/abpo/639>

Pour les ouvrières, en revanche, la situation est beaucoup plus difficile puisque payées au mille de poissons travaillés, elles voient leurs ressources globales décroître dangereusement. Les salaires baissent. La crise de 1902 n'est pas la première mais elle est médiatisée.

Ainsi, déjà en 1905, une première grève éclate parmi les sardinières qui réclament le paiement des salaires à l'heure et non pas au mille de sardines. Pour autant, la grève qui marque le plus les esprits, de par son ampleur qui dépasse vite le cadre local, est celle de 1924. Du 21 novembre 1924 au 6 janvier 1925, les sardinières luttent pour la revalorisation de leur salaire. Elles demandent un franc de l'heure. Mais également de meilleures conditions de travail, la loi des huit heures de 1919 n'est pas appliquée.

Charles Tillon, de la CGTU, en tournée en Bretagne, rejoint Douarnenez à la fin de l'année 1924, dans son livre en 1977, il décrit l'ambiance : « *J'ai tout de suite été sidéré par le degré de misère de ces gens-là. C'était le XIXème. Du Zola pour les travailleurs de la mer. Les conditions de vie et de salaire des ouvrières étaient effroyables... L'économie de la pêche et de la conserve reposait avant tout sur l'exploitation de la main-d'œuvre féminine. Le facteur essentiel du déclenchement de la grève fut la conjonction d'une situation misérable, des conditions de travail effroyables...* »



Le 23 novembre 1924, 20 usines sont en grève. Le 24, la grève est générale. Le slogan est simple : « *Pemp real a vo !* », « Cinq sous nous aurons ! »

Chaque jour, les grévistes se rassemblent sous les Halles de la ville afin de discuter de la suite des événements. Un comité de grève est élu avec 6 femmes sur 15 membres, afin de négocier avec les représentants du patronat. Les sardinières, qui ont été rejointes par des soutiens locaux et nationaux, représentent 73 % des grévistes. La parole politique se libère chez les femmes.



Décembre 1924. Long cortège des ouvrière en grève devant l'usine rouge de Gaston Chancerelle.

Alors que le patronat refuse de céder aux demandes des sardinières, de nombreux affrontements ont lieu. La tension est à son apogée lorsqu'ils font venir des briseurs de grève. Ces derniers provoquent un affrontement avec le maire de Douarnenez qui luttait aux côtés des sardinières ; la tentative d'assassinat du maire le 1^{er} janvier 1925 achève de rendre la grève célèbre. On apprendra plus tard que deux usiniers (Béziers et Jacq) avaient payé les « jaunes » lors de cet incident.

Les sardinières sont passées à la postérité comme un symbole de lutte et de modernité. Elle s'étend à d'autres ports, comme Audierne :

Conserves Alimentaires
PRODUITS DE CHOIX
Maison fondée en 1897



Eugène Jacq

52, Rue du Môle
DOUARNENEZ

USINES
A DOUARNENEZ - AUDIERNE (Finistère)
SABLES D'OLONNE (Vendée)

DOUARNENEZ 18
AUDIERNE 24
SABLES D'OLONNE 24

MARQUE DÉPOSÉE

EUGÈNE JACQ
CHEVALIER BAYARD
LES RÉCONFORTANTES
L. GUERNEVEZ
HENRI LECOQ
JOSEPH DE KERIS
PAUL DE KERLAZ
CHARLES ROGER

CONDITIONS DE VENTE

- 1- Mes Marchandises sont expressément vendues, prises, reconnues et agréées sur wagon ou quai de départ; elles voyagent, quelles que soient les conditions et quel que soit le mode d'expédition, aux risques et périls des destinataires.
- 2- Tous les ordres pris par mes Agents sont soumis à ma ratification et s'entendent pris et payés le permis.
- 3- Pour les marchés à livrer, je me réserve le droit d'annuler ou d'expédier d'autres les Marchandises non réclamées avant la date de livraison.
- 4- Toute huile louchée et non oxydée sera remboursée ou remplacée si elle est tenue à ma disposition dans les six mois qui suivent la livraison (Dato de facture).
- 5- Le poids des boîtes n'est qu'approximatif.
- 6- Toutes contestations seront réglées par le Tribunal de Quimper.
- 7- Les Marchandises sont payables dans Douarnenez avec faculté de faire traite sans dérogation à cette clause.
- 8- Les marchés à livrer seront suspendus et reportés à une autre année pour cause de manque de pêche, de grèves, et annulés en cas d'invasion ou de guerre.

REGISTRE DU COMMERCE
QUIMPER 9151

PROPRIÉTÉ PUBLIQUE
ARCHIVES
MINISTÈRE

Adr. Télégraphique
EUGÈNE JACQ

Douarnenez le 23 Janvier 1925

M. Rivière
8.1.2.6
27/11

Monsieur Le Préfet du Finistère
Quimper.

Monsieur,

Ce matin, en rentrant de voyage j'ai appris, avec surprise, que mon usine d'Audierne avait été envahie, le 15 courant, vers 10 heures du soir, par une bande d'énergumènes, hommes et femmes, sortant d'une réunion faite par les extrémistes communistes.

Cette foule a forcé la porte d'entrée et est rentrée dans la cour au chant de l'internationale; mes femmes d'usine travaillaient avec courage du haut vers d'Honfleur, elles n'ont pas voulu quitter le travail.

Le Directeur de l'usine a été élu du Contre-Maitre a pu faire sortir les gens qui pour le rassurer se sont réfugiés dans la rue de l'Abbaye, après avoir enlevé le treillage en fil

Douarnenez, une ville rouge et une avancée politique

Au lendemain de la grève, une sardinière se démarque de la foule des grévistes, car elle est veuve et n'a donc pas de mari qui pourrait l'empêcher de se présenter aux élections : Joséphine Pencalet. Cette dernière figure alors sur la liste du maire sortant, Daniel Le Flanchec, lors des élections municipales. Malgré une victoire au premier tour, elle ne pourra participer aux délibérations du conseil municipal que quelques mois : son élection sera invalidée par le Conseil d'État en novembre au motif qu'elle est une femme (les femmes n'obtiendront le droit de vote en France qu'en 1945 soit 20 ans plus tard). Elle est l'une des dix premières femmes de France élues conseillères municipales



Une ville qui reste marquée durant le XXème siècle par cette industrie.

| | Permanents | Saisonniers | Tonnage |
|-----------------------|----------------|-------------------|-------------|
| Lozachmeur | 2 | 7 | 35 |
| Gourlaouen | 2 | 12 | 96 |
| Philippe et Canaud | 9 | 70 | 222 |
| Guy | 14 | 70 | 277 |
| Chemin | 15 | 74 | 228 |
| Le Bris | 17 | 84 | 608 |
| Jacq | 12 | 93 | 370 |
| Audren | 12 | 108 | 570 |
| Wenceslas Chancerelle | 14 | 110 | 897 |
| Béziers | 12 | 125 | 597 |
| Leray Chancerelle | 15 | 125 | 543 |
| Gaston Chancerelle | 15 | 127 | 431 |
| Auguste Chancerelle | 10 | 154 | 444 |
| Paulet | 22 | 160 | 1448 |
| Total | 171 permanents | 1 319 saisonniers | 6766 tonnes |

Source : Les conserveries de Douarnenez en 1959, <https://books.openedition.org/pur/11299>

L'après seconde GM reste très marquée par l'industrie de la conserve. La fin des années soixante-dix et le début des années quatre-vingt sont marqués par la fermeture de très nombreuses conserveries et la mise au chômage de centaines de filles de friture. Concarneau et Douarnenez sont particulièrement touchés. Les usines sont laissées en friche ou transformées en appartements et accompagnent l'essor du tourisme notamment à Tréboul.

Le choix du corpus documentaire

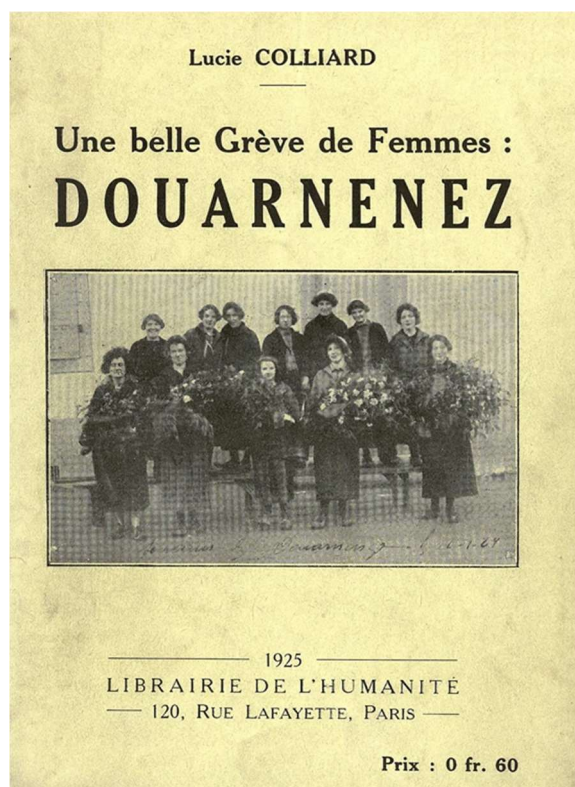
C'est avec l'idée que le chant était au cœur de leur travail que nous avons choisi de faire d'une chanson le document central de la séquence pédagogique.

Une chanson comme une comptine. Parce que chanter c'est un acte militant, parce que qu'il accompagne le travail et permet de lutter contre la fatigue.

Cette chanson est particulière. Ce n'est pas une chanson contemporaine des faits. C'est une chanson qui date de 2005. Claude Michel est l'auteur de *Penn Sardin*, cette chanson sur les sardinières :

« C'est le lycée Sainte-Elisabeth de Douarnenez qui m'a contacté en 2005 pour faire une chanson sur les sardinières avec des élèves, explique l'artiste de Concarneau qui est professeure d'histoire-géographie à la retraite. On a fait un travail historique avec les élèves et ça a donné ça. » « Ça », c'est un hommage poignant aux ouvrières sur un fond d'accordéon et un rythme de danse bretonne. Dans le creux de ces paroles, Claude Michel rend hommage mais délivre aussi un message. « C'est évident que sur le plan féministe, c'est important. Je voulais faire connaître aux jeunes filles du lycée Saint-Elisabeth l'histoire de leurs grands-mères et arrière-grands-mères. »³

Dans cette proposition pédagogique, la chanson s'accompagne de témoignages. Et notamment d'un document qui date de 1925 : le récit de Lucie Colliard sur la grève des sardinières de 1924. Dépêchée par le parti communiste, Lucie Colliard mène l'enquête à Douarnenez dès la fin de l'année 1924. Beaucoup de documents et de témoignages de l'époque proviennent des communistes ou de journaux comme L'Humanité. En effet, c'est un mouvement atypique, mené par des femmes, non syndiquées au début du conflit ; c'est pourquoi il intéresse les communistes. Par ailleurs, la tentative de meurtre contre la maire communiste de la ville a attiré plus encore les regards.



Des témoignages filmés à la fin du siècle avec les souvenirs (avec lesquels il faut prendre les précautions habituelles) des ouvrières viennent compléter ce corpus.

³ <https://www.ouest-france.fr/bretagne/douarnenez-29100/greve-des-sardinières-de-douarnenez-1er-episode-resister-et-chanter-6429607>

Enfin, nous accordons une place importante aux cartes postales. Elles ont tout d'abord l'avantage de donner à voir le travail de ces femmes mais aussi d'avoir une légende. Il est cependant plus difficile de les dater avec précision.



Selon la définition d'Albert Thiot, la carte postale est un imprimé sur un support semi-rigide destiné à un usage postal pour une correspondance brève à découvert. Leur légendage fait d'elles désormais un document à part entière : « En effet, si la carte postale offre une reproduction photographique d'un tableau, d'une sculpture, d'une gravure ou d'un objet décoratif, elle en propose aussi une éditorialisation directe et une ample diffusion, grâce à ses tirages incommensurables qui dépassent toutes les autres formes de multiples. Par l'adjonction de légendes ou de commentaires, dans les marges ou à fond perdu, qui agissent comme les « seuils » définis par Gérard Genette, par la sérialité qui en conditionne l'édition, et par la patrimonialisation qu'elle opère, la carte postale d'œuvre d'art est un multiple documentaire, qui place toujours l'objet de sa reproduction en situation, en le montrant sur les cimaises des musées et des Salons ou sur les murs des ateliers d'artistes, mais en le mettant également en abyme par la spécificité de son support destiné à être délibérément choisi, acquis, adressé, expédié, écrit, conservé, collectionné. »⁴

La carte postale connaît un grand succès à la fin du XIX^{ème} et début XX^{ème} siècle en Bretagne. Les appareils photographiques sont peu répandus dans les campagnes. La carte postale permet donc de donner à voir des scènes de vie quotidiennes ; elles rendent, par leur large diffusion, les *Penn Sardin* célèbres.

L'occasion de s'arrêter sur cette coiffe emblématique du Finistère sud. La *penn sardin*, qui signifie tête de sardine et qui doit son nom à celui de la population de Douarnenez, était la coiffe des ouvrières des conserveries de poissons du littoral. Dans certains terroirs toutefois, elle pouvait aussi se porter à la campagne avec un autre costume, comme à Ploaré. Dans chaque port, de Crozon à Concarneau, il y avait une manière particulière et reconnaissable de poser la coiffe. Pour les cérémonies, la *penn sardin* s'ornait de broderies très élaborées.



⁴ <https://journals.openedition.org/perspective/15875> La carte postale, multiple documentaire du chef-d'œuvre, Par Bertrand Tillier

Des documents pour étudier des gestes professionnels :

Les cartes postales sont l'occasion d'étudier de près des gestes professionnels et même de les détailler à travers une analyse de l'image. Il est même possible de réunir les différentes étapes pour produire un récit collaboratif avec les élèves :

1. Après la pêche et **la livraison sur le port**, le poisson est pris en charge par les ouvriers et les ouvrières de la conserverie. C'est la commise qui est chargée par le gérant de vérifier la qualité du poisson et d'en acheter suffisamment pour l'alimentation de l'usine en matières premières. Au bout des digues, elles attendent leurs fournisseurs attirés. La sardine est un poisson fragile, il faut particulièrement veiller à la qualité du produit.



2. **L'étêtage et la mise en grils.** L'étêtage, c'est l'opération qui consiste à arracher la tête du poisson afin que le boyau inférieur sorte avec la tête. Il ne reste ainsi plus que la chair et les arêtes. Pour cela, les femmes expérimentées ont un tour de main qui consiste à faire tourner autour du couteau ou, mieux, autour du doigt ce boyau qui s'arrache alors entièrement. L'opération de mise en grils doit se faire un rang en blanc et un rang en bleu, c'est-à-dire un rang ayant le dos tourné d'un côté et le rang suivant le dos tourné du côté opposé. Cela est important pour l'emboîtement. Les sardines sont ensuite rapidement lavées.



Flabrye

www.delcampe.net

3. **Le séchage.** Il peut se faire en plein air ou de manière artificielle. Le séchage en plein air est préférable, cela dispense de l'utilisation de combustible et le poisson est plus blanc et plus naturel que le poisson séché au séchoir.

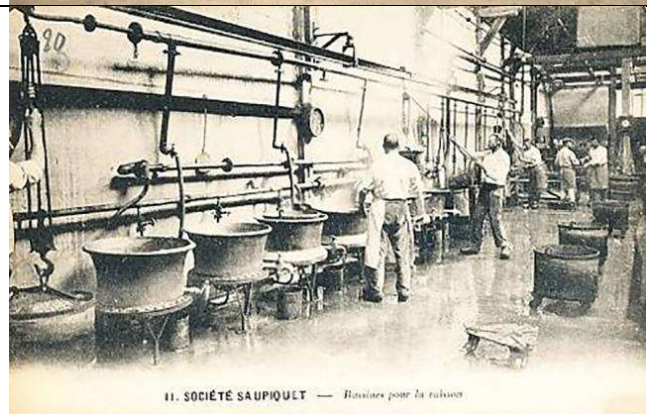


81 DOUARNENEZ.-En Bretagne -Industrie Sardinière.-Étêtage et Séchage des Sardines.-ND



L'industrie Sardinière Bretonne 1905 - Mise au séchage des sardines

4. **La cuisson.** L'huile de cuisson doit bouillir pour que le poisson soit saisi brusquement et que l'ébullition ne s'arrête pas. Lorsque le poisson remonte à la surface de l'huile, il est cuit. Pour que le poisson soit blanc, il faut qu'il cuise vite.



11. SOCIÉTÉ SAUPIQUET — Bassines pour la cuisson

5. **L'huilage et la mise en boîte.** Lors de l'emboitage, les ouvrières prennent soin de tailler la sardine droite et de croiser le poisson dans la boîte. Parfois, de très nombreux produits, comme des condiments, sont rajoutés dans les boîtes. Pour la sardine mise en boîte « à l'ancienne », l'ouvrière dépose de l'huile d'olive, c'est l'huilage.



62 MŒURS ET TYPES BRETONS. Industrie sardinière, l'huilage. — 11.



03 MŒURS ET TYPES BRETONS. — Industrie sardinière - La préparation des boîtes. — LL.



212 — DOUARNENEZ. — Industrie sardinière en Bretagne. Sardinères faisant la mise en boîte. Usine Chancerelle — ND

6. La fermeture des boîtes.

Le soudage de la boîte consiste à unir hermétiquement le couvercle au corps de la boîte. L'ouvrier place sa boîte dans un étau qui la maintient solidement et tourne un pivot à l'aide de son pied. Puis, il applique contre le fer chaud la baguette de soudure qui fond et se refroidit en durcissant instantanément. Plus tard, les étapes de ce soudage vont s'améliorer en même temps que l'amélioration de la production des boîtes : la fermeture par sertissage.

Le sertissage est l'enroulement des extrémités du corps de la boîte avec le contour du couvercle. Cette sertisseuse automatique arrive dans les usines vers 1910. Elle marque la fin de l'activité de ces soudeurs, appelés ouvriers boitiers ou ferblantiers.



102 CONCARNEAU. — INTÉRIEUR DE L'USINE PROVOST-BARBE. TRAVAIL DU THON. — SERTISSAGE DES BOÎTES. — LL

7. **La stérilisation.** Les boîtes de conserves, hermétiquement closes, sont placées dans l'autoclave pour un traitement thermique. Le chauffage détruit les micro-organismes. La boîte devient alors stérile et peut être conservée plus longtemps.



103 CONCARNEAU. — INTÉRIEUR DE L'USINE PROVOST-BARBE.
TRAVAIL DU THON. — STÉRILISATION DES BOÎTES. — LL

8. **Personnalisation des conserves et publicité.** Lorsque les boîtes sont refroidies, elles sont nettoyées et visitées, c'est-à-dire contrôlées. Chacune des boîtes est vérifiée en les heurtant les unes autres ; l'oreille experte saura entendre celle qui a été mal sertie.



Pose de la petite Sardine-Rapochette sur les Boîtes de Sardines dans une des 12 Usines AMIEUX FRÈRES

Sources :

<https://archives.finistere.fr/espace-de-recherche-dans-les-archives-privées/les-categories/monde-du-travail/le-secteur-maritime>

François Chancerelle, Alain Le Doaré, *Au nom de la conserve*, éditions Le Doaré, 2020

Un prolongement avec le programme de terminale

**A DOUARNENEZ
et dans les ports rouges**

La sardinière Joséphine **Pencalet**
conseillère municipale

Les élections à Douarnenez ont été pittoresques et émouvantes. Les marins étaient en mer à pêcher. Réactionnaires, patrons et socialistes espéraient qu'ils seraient retenus par le calme. On les gossait par la jete. Amalfit la barque amarrée, les marins dans leur tenue de travail, montaient à la mairie et votaient. Un bateau fit 160 milles pour rentrer !

La liste communiste de Le Flancheo et de Tillon, secrétaire général du syndicat, passa tout entière (sauf une seule exception) par 1300 voix contre 700 au patronat fasciste et 400 au Cartel.

Le calme, qui a retenu en mer un certain nombre de bateaux, nous a bien fait perdre 200 voix.

Et Douarnenez, toujours à la pointe du combat social, a élu triomphalement une femme ! C'est notre camarade Joséphine **Pencalet** veuve de guerre, pauvre d'usine, qui fut, dans les heures tragiques, une des plus courageuses à la tête du mouvement de grève. Encore un beau symbole que cette élection de la sardinière de Douarnenez !

Il n'est pas inutile de dire que le patronat et les socialistes essayèrent des pires manœuvres contre nos amis. Un nommé Allot (correspondant de Moutier) et l'immondie policier Le Flanchot poursuivirent Le Flancheo de leurs insultes. Ce fut en vain. Le communisme est assis à Douarnenez sur des bases indestructibles.

Une grande manifestation à laquelle prirent part André Marty et Tillon, tous deux marins de la mer Noire, a salué la victoire. Mais Douarnenez est un foyer qui de plus en plus, échauffé au loin les énergies prolétaires.

Les ports voisins deviennent communistes. Pouldouze a élu, lui aussi en entier, la liste du B.O.P.

A Ploaré l'alliance des fascistes et du Cartel a difficilement empêché l'élection des communistes. Nous y avons gagné des voix ainsi qu'à Frébois.

A Calvados, où le mouvement syndical grandit, nous avons 15 élus sur 23, le Cartel en 5.

A Leclanq la liste des travailleurs passe tout entière.

A Pont-l'abbé ballottage, mais les communistes auront plusieurs élus. Il en sera de même à Audierne.

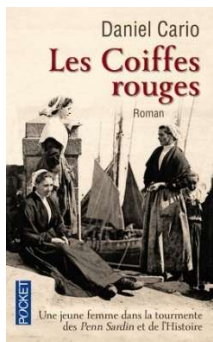
Ces bonnes nouvelles seront saluées avec enthousiasme par tous les travailleurs qui ont sympathisé si ardemment avec les marins et les sardinières en lutte.

À cette époque les femmes n'avaient pas le droit de vote. Le 3 mai 1925, une femme d'usine de Douarnenez, qui a participé aux grandes grèves des mois précédents, Joséphine Pencalet, se présente comme candidate aux élections municipales (veuve, elle n'a donc pas besoin de l'aval de son mari) et est l'une des dix premières femmes de France élues conseillères municipales. Elle siège dans six conseils municipaux (aucun n'est invalide), avant que le Conseil d'État n'invalide son élection en novembre 1925⁵. Son cas fut à l'époque très médiatisé, notamment par le journal L'Humanité, mais elle fut totalement oubliée par la suite.

Plus d'informations : <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2015-1-page-32.htm>

⁵ Jean-Michel Le Boulanger, *Douarnenez : histoire d'une ville*, Plomelin, Palantines, 2000.

Un parallèle avec les lettres



Il est envisageable de proposer en prolongement une étude ou un parcours de lecture de l'ouvrage de Daniel Cario, *Les coiffes rouges* dans le cadre « **Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques** » en classe de 1^{ère} baccalauréat professionnel. En effet, il s'agit d'un roman, donc d'une fiction mais bien documentée et relu par l'historien Maurice Lucas (*Luttes politiques et sociales à Douarnenez, 1890-1925*). Le roman mêle des personnages qui ont existé, comme le maire communiste Le Flanchec, et des personnages de fiction comme Clopine, l'ouvrière ou Dolorès, la novice.

Plusieurs extraits peuvent être intéressants, ne serait-ce que pour dresser le contexte de travail :

Extrait 1 : le premier chapitre donne le contexte de travail des ouvrières de Douarnenez.

On la reconnaissait au claquement de ses sabots sur le pavé. Le droit sonnait fort, le gauche plus clair. La boiteuse descendait vers le port du Rosmeur, à l'usine Guéret, une des vingt-deux « fritures » installées à Douarnenez, une industrie suspendue au caprice d'un poisson bleuté au ventre d'argent, la sardine. Clopine n'était pas seule à se presser dans les ruelles humides qui luisaient sous la lune pâissante. A cette heure, le début de l'été 1923 restait frais, et les plus frileuses s'emmitouflaient dans un châle de laisse épaisse ; elles cheminaient tête baissée, nimbées d'un halo d'haleine. Encore ensommeillées. Muettes.

Le cliquetis gagnait en puissance au fil de la descente : on eût dit qu'un orage d'énormes grêlons s'abattait sur la ville. De chaque porte émergeait quelque ouvrière, réveillée si besoin par les sabots de ses camarades. Hormis quelques-unes, brûlantes de fièvre ou au chevet d'un enfant agonisant, elles étaient toutes en marche, les ouvrières des conserveries, obstinées chenilles processionnaires. Leurs coiffes blanches mouchetaient l'obscurité d'étranges lucioles, posées en vitesse, mais sans l'économie d'une épingle, sans que se rebellât la moindre mèche : la dignité de la vêture est le dernier appareil des gueuses, le paravent de la misère. Celle-ci étaient filles de la côte, et elles erraient leurs mains gonflées sur leur ventre chaud, à travers les poches des tabliers. Fourmis industrielles formatées pour une besogne devenue naturelle, elles souffraient, mais ne savaient plus se plaindre. L'avaient oublié en tout cas, du moins pour l'instant.

Daniel Cario, *Les coiffes rouges*, 2003, éditions Pocket, pages 11 et 12.

Extrait 2 :

Parmi les *penn-sardin*, des vieillardes et des fillettes, qui frissonnèrent à peine, haussèrent les épaules et hâtèrent le pas, soucieuses d'être à leur poste à l'heure, pas seulement par crainte des patrons : des sardines corrompues ne feraient pas de bonnes conserves. Singulière conscience professionnelle : si c'étaient les usiniers qui en tiraient profit, le poisson restait pour tout le monde un don du ciel. Ou de la mer. Des deux, puisque l'horizon les confondait à perte de vue... Il convenait donc à chacun de respecter cette manne, autant aux patrons qu'aux marins qui blasphémaient quand il faisait tempête, qu'aux femmes qui allaient, jusqu'à l'épuisement, contraindre le poisson dans les petites boîtes de fer-blanc.

Les hommes avaient pris la mer au milieu de la nuit afin d'être sur les bancs aux lueurs de l'aube, et les minuscules silhouettes de leurs chaloupes flottaient dans la brume, là-bas, au loin, au milieu de la baie. C'étaient la première pêche à la rogue de la saison. Depuis mars, les filets en dérive n'avaient pas capturé grand-chose. On avait cru à une reprise de l'activité normale après la guerre, mais l'optimisme avaient été de courte durée : depuis quatre ans, la sardine se faisait rare, cinq mille tonnes pour une année normale, mille cinq cent soixante depuis 1919. Chacun gardait en mémoire la crise de 1903, une désertion brutale de ce fretin capricieux, mais sept ans de misère quand même, comme en 1880. Alors, la première sortie de la nouvelle campagne...

Daniel Cario, *Les coiffes rouges*, 2003, éditions Pocket, pages 12 et 13.

Extrait 3 :

Les bateaux n'allaient pas tarder à rentrer une première fois, et les ouvrières pressaient le pas. Les commises devaient être en train de négocier avec les patrons des chaloupes avant l'accostage. Contremaîtresses à l'usine ou acheteuses sur le môle – parfois les deux-, les *komiserez* étaient de rudes femmes, souvent d'anciennes ouvrières, frappées par l'âge, mais qui n'avaient pas leur pareil pour marchander la cargaison depuis le quai et faire baisser le prix du mille de sardines. L'affaire n'était pas conclue pour autant : une fois débarquée, la pêche était examinée soigneusement, et pas seulement les couches du dessus, afin de vérifier la taille du poisson et si les mailles des filets ne l'avaient pas blessé, ou s'il n'était pas « cuit » d'être resté trop longtemps au soleil. Une tâche encore plus incontournable quand l'Océan se montrait généreux, car la tentation était grande alors pour les pêcheurs de fourguer des poissons abîmés.

Daniel Cario, *Les coiffes rouges*, 2003, éditions Pocket, page 16.

Extrait 4 : Dans le chapitre 2, on suit la journée de Dolorès, une novice qui découvre le travail de la conserverie.

La cloche de l'usine tinta ; il était temps de se remettre à l'ouvrage.

La novice se doutait que la conserverie était une industrie compliquée, mais elle était loin d'imaginer qu'un si petit poisson nécessitât autant de travail, et surtout une telle multiplicité d'opérations. Moins occupée, elle put suivre la procédure de la conservation dans l'après-midi. Une fois séchées, les sardines étaient ébouillantées dans un bain d'huile porté à cent cinquante degrés. C'était la friture proprement dite, un univers saturé d'odeurs écœurantes, celles-là même qui empestaient la ville avec les relents de saumure lorsque le vent soufflait de la baie et rabattait ses miasmes de l'usine entre les maisons. Ici, il fallait parler fort pour se faire entendre dans le grésillement, et les ouvrières, le col de leur chemise dégrafé et les manches retroussées, luisaient de sueur dans la vapeur grasse où elles peinaient à respirer. Les bacs étaient l'objet d'une savante ingénierie ; ils étaient assez profonds pour que les grils de séchage soient complètement immergés ; un réseau de tubulures chauffées courait le long des parois et maintenant le bain à bonne température, tandis qu'une couche d'eau en dessous de l'huile récupérait les miettes de poisson qui, en brûlant, l'auraient viciée. De toute la conservation, la friture était sans doute l'opération la plus délicate : le temps d'immersion était strictement mesuré et, si on ne le respectait pas, c'était la catastrophe.

Dolorès était subjuguée par une telle mécanique et elle se promettait de ne plus manger les sardines de la même façon. Le crépuscule assombrissait le ciel en retrait de la baie ; la nuit noya les bateaux qui flottaient dans la rade. La cloche ne sonne que beaucoup plus tard ; pour aujourd'hui, l'ouvrage était terminé.

Daniel Cario, *Les coiffes rouges*, 2003, éditions Pocket, pages 26 et 27.

Proposition pédagogique

Introduction : lecture de l'incipit du roman de Daniel Cario

Document 1 :

On la reconnaissait au claquement de ses sabots sur le pavé. Le droit sonnait fort, le gauche plus clair. La boiteuse descendait vers le port du Rosmeur, à l'usine Guéret, une des vingt-deux « fritures » installées à Douarnenez, une industrie suspendue au caprice d'un poisson bleuté au ventre d'argent, la sardine. Clopine n'était pas seule à se presser dans les ruelles humides qui luisaient sous la lune pâlissante. A cette heure, le début de l'été 1923 restait frais, et les plus frileuses s'emmitouflaient dans un châle de laisse épaisse ; elles cheminaient tête baissée, nimbées d'un halo d'haleine. Encore ensommeillées. Muettes.

Le cliquetis gagnait en puissance au fil de la descente : on eût dit qu'un orage d'énormes grêlons s'abattait sur la ville. De chaque porte émergeait quelque ouvrière, réveillée si besoin par les sabots de ses camarades.

Daniel Cario, *Les coiffes rouges*, 2003.

Activité 1 : écoute de la chanson et atelier de compréhension musicale.

1. Quels sont les différents bruits que font ces femmes ?
2. Quels sont les différents surnoms de ces femmes ?
3. Choisissez une carte postale pour illustrer cette chanson :



Document 2 :

Il fait encore nuit, elles sortent et frissonnent, Le bruit de leurs pas dans la rue résonne.

Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine,

Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin.

À dix ou douze ans, sont encore gamines, mais déjà pourtant elles entrent à l'usine.

Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine,

Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin.

Du matin au soir nettoient les sardines, et puis les font frire dans de grandes bassines

Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine,

Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin.

Tant qu'il y a du poisson, il faut bien s'y faire, il faut travailler, il n'y a pas d'horaires.

Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine,

Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin.

À bout de fatigue, pour n' pas s'endormir, elles chantent en chœur, il faut bien tenir.

Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine,

Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin.

Malgré leur travail, n'ont guère de salaire, et bien trop souvent vivent dans la misère.

Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine,

Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin.

Activité 2 : Faire une analyse approfondie des paroles

Sur un document interactif, les élèves découvrent des documents d'accompagnement qui permettent de retracer la vie des sardinières et leur grève de 1924 pour de meilleurs salaires.

L'idée est de coupler une carte postale ou photographie d'époque avec un témoignage ou article de journal.

| | Découpage de la chanson | Points à étudier |
|---|--|--------------------------------------|
| 1 | Il fait encore nuit, elles sortent et frissonnent, le bruit de leurs pas dans la rue résonne. | Un métier de femmes |
| 2 | Écoutez l' bruit d' leurs sabots .. voilà les ouvrières d'usine, Écoutez l' bruit d' leurs sabots ..voilà qu'arrivent les Penn Sardin. | Les coiffes |
| 3 | À dix ou douze ans, sont encore gamines, mais déjà pourtant elles entrent à l'usine. | Le travail des enfants |
| 4 | Du matin au soir nettoient les sardines, et puis les font frire dans de grandes bassines Tant qu'il y a du poisson, il faut bien s'y faire, il faut travailler, il n'y a pas d'horaires. | Le travail à l'usine et ses horaires |
| 5 | À bout de fatigue, pour n' pas s'endormir, elles chantent en chœur, il faut bien tenir. | Les commises ou contremaîtresses |
| 6 | Malgré leur travail, n'ont guère de salaire, et bien trop souvent vivent dans la misère. | Salaires |
| 7 | Un jour toutes ensemble ces femmes se lèvent, à plusieurs milliers se mettent en grève. Écoutez claquer leurs sabots. Ecoutez gronder leur colère, Écoutez claquer leurs sabots ... c'est la grève des sardinières. | Grève de 1924, une grève de femme |
| 8 | Après six semaines toutes les sardinières, ont gagné respect et meilleur salaire. | Victoire de la grève en janvier 1925 |
| 9 | Dans la ville rouge, on est solidaire, et de leur victoire les femmes sont fières. À Douarnenez et depuis ce temps, rien ne sera plus jamais comme avant. Ecoutez l' bruit d' leurs sabots .. c'en est fini de leur colère, Ecoutez l' bruit d' leurs sabots ..c'est la victoire des sardinières. | Douarnenez, ville communiste |

Repères :

1841 : première loi sociale : le travail des enfants de moins de 8 ans est interdit.
1864 : reconnaissance du droit de grève.
1884 : les syndicats sont autorisés
1892 : loi limitant à 10 heures le travail des femmes et des adolescents et leur interdisant le travail de nuit.
1898 : les patrons sont responsables en cas d'accident du travail.
1900 : la journée de travail est fixée à 10h.
1906 : le dimanche devient jour de repos hebdomadaire.
1919 : la journée de travail est fixée à 8h.
1936 : semaine de 40 heures ; 2 semaines de congés payés par an.
1945 : création de la Sécurité sociale : maladie, famille, retraite.
1956 : 3^e semaine de congés payés.
1958 : loi sur l'assurance-chômage.
1968 : création de la section syndicale d'entreprise, 4^e semaine de congés payés.

1. Un métier de femmes



62 MŒURS ET TYPES BRETONS.
Industrie sardinière, l'huilage. — LI.

2. Les coiffes



Un lien intéressant à retravailler : [La coiffe | telgruc-patrimoine \(meroural.wixsite.com\)](http://telgruc-patrimoine(meroural.wixsite.com))

3. Le travail des enfants




Extrait du début jusqu'à 3'30 : http://bretagne-et-diversite.net/fr/films/lusine-rouge/?fbclid=IwAR2N-VvCFkdJI_E2Oom4xCYDmqKzD4L7AOkUTv7F8B2cR6bciKNdF2vGUD8

4. Le travail à l'usine et ses horaires



Lucie COLLIARD

Une belle Grève de Femmes :
DOUARNENEZ



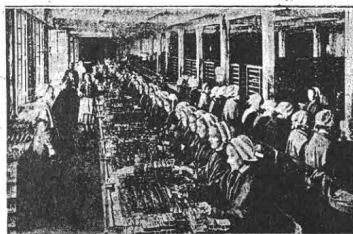
1925
LIBRAIRIE DE L'HUMANITÉ
120, RUE LAFAYETTE, PARIS

Prix : 0 fr. 60

II. — Le travail des conserves

Il y a vingt-trois usines à Douarnenez, dont vingt et une de conserves de poissons; les deux autres sont une filature, où on fabrique le filet de pêche, et une biscuiterie. Toutes ont fait la grève.

On ne fait pas que la sardine; on travaille aussi le thon,



Usine CHANCERELLE. — Sardinières faisant la mise en boîte.

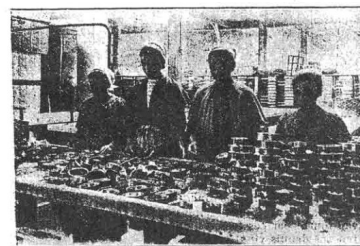
le maquereau, le hareng et le sprat, que les profanes prennent pour de la petite sardine.

Il faut avoir visité une usine pour se rendre compte du travail fourni par ces femmes, dont quelques-unes devraient se reposer depuis vingt ans.

Il faut être debout, toujours debout. La sardine est versée sur les tables; les femmes la rangent la tête en bas

— 10 —

« dans des espèces de petits paniers en fil de fer qui seront trempés dans l'huile bouillante. Puis le poisson sera rangé et serré dans les boîtes, qui seront ensuite remplies d'huile et soudées à la machine. Le sol est de terre battue. Comme il pleut beaucoup à Douarnenez, les sabots mouillés détrempent le sol, ce qui produit une boue épaisse qu'on est obligé de racler à tout moment. Aussi le niveau du sol de la salle de travail, qui est installée dans un vague hangar, est actuellement bien au-dessous du niveau de la rue. Et il se dégage de cette marée et de cette huile bouillante une odeur complexe qui vous écœure; on sort de là avec la migraine et on se demande comment les malheureuses ouvrières peuvent travailler de si longues heures sans reprendre haleine. Et elles chantent! Elles chantent pour tromper leur fatigue, et quelquefois leur sommeil.



Industrie sardinière. — La préparation des boîtes.

Pour découvrir l'intégralité de l'article : <https://sardinières.files.wordpress.com/2017/01/colliard-une-belle-grève-de-femmes-1925.pdf>

5. Les commises ou contremaîtresses



Extrait de 6'16 jusqu'à 7'28 : http://bretagne-et-diversite.net/fr/films/lusine-rouge/?fbclid=IwAR2N-VvCFkdJI_E2Oom4xCYDmqKzD4L7AOKUtv7F8B2cR6bciKNdF2vGUD8

6. Le salaire



72

DOUARNENEZ. — Industrie Sardinière, Ouvrières attendant la rentrée à l'Usine

ND Fbot

Lucie COLLIARD

Une belle Grève de Femmes : DOUARNENEZ



1925
LIBRAIRIE DE L'HUMANITÉ
— 120, RUE LAFAYETTE, PARIS —

Prix : 0 fr. 60

Une belle Grève de Femmes : DOUARNENEZ

I. — Une vie de misère

Elles sont plus de deux mille femmes à Douarnenez qui travaillent les produits de la pêche de trois à quatre mille marins.

Toutes n'habitent pas la ville; la moitié au moins vient des bourgs voisins : Ploaré, Tréboul, Pouldavid.

D'habitude, les ouvriers du centre industriel ont un bon esprit de lutte de classe; mais ceux qui viennent des campagnes avoisinantes et qui sont mi-ouvriers mi-paysans, ne comprennent pas toujours la nécessité et l'âpreté de nos luttes.

Ici, rien de semblable. S'il fallait trouver quelles sont les sardinières qui ont le plus contribué au succès de la grève, on constaterait que la proportion en est aussi forte dans les bourgs qu'en ville. Toutes les femmes sont courageuses comme des Bretonnes dont la vie est dure, comme des travailleuses dont la misère ne peut pas être augmentée.

— Combien gagnez-vous, Augustine?

— Nous gagnons toutes la même chose : seize sous de l'heure, les petites de douze ans comme les vieilles de quatre-vingts. Car il faut vous dire, on ne peut jamais se faire d'économies. Alors, faut bien travailler jusqu'au bout.

— Je comprends qu'avec des journées de 6 fr. 40 vous ne puissiez pas vous faire d'économies!

— Ça nous fait plus que ça, parce qu'au moment de la pêche, on fait quelquefois douze à quatorze heures, ça nous fait nos 9 fr. 60 ou 11 fr. 20. Même une fois, au mois de juin, au moment des petits pois, j'ai fait soixante-douze heures en m'arrêtant seulement une heure aux repas.

— Oui, mais vous ne pouviez pas dire en allant vous reposer, cette fois-là, que vous aviez fait une bonne journée, car vos soixante-douze heures de travail, avec les heures d'interruption, se répartissaient sur quatre journées différentes.

— Ah! bien sûr! Et puis, on ne peut pas toujours travailler comme ça.

— Ce qui est aussi certain, ma bonne camarade, c'est qu'on ne devrait jamais travailler comme ça. Une vie comme la vôtre, c'est une vie de galérien. Il n'y a pas besoin, après ça, d'inventer un enfer après la mort. Même si vous étiez des criminelles, on n'aurait pas le droit, pour vous punir, d'exiger de vous un effort aussi prolongé.

— C'est vrai.

— Et la loi de huit heures, qu'est-ce qu'ils en font, vos patrons? Et la loi qui interdit le travail de nuit aux femmes, comment la respectent-ils? Ils en ont sans doute plein la bouche de ce mot de *loi*, quand la chose est, la plupart du temps, dirigée contre vous.

— Oh! mais chez nous, on ne peut pas respecter la loi de huit heures, c'est impossible. Et on est obligé de travailler la nuit, parce que le poisson arrive le soir.

— Il attendra jusqu'au matin.

— Il ne peut pas attendre pour être mis en boîte. Et puis, quand c'est les petits pois, ils fermentent vite quand il y en a plusieurs tombereaux, et il faut travailler sans arrêt.

— Eh bien! quand vous faites des heures supplémentaires, ou des heures de nuit, il faut exiger un tarif double.

— Oh! ça ne se peut pas, non, ça ne se peut pas.

— Beaucoup ont raisonné comme vous avant vous, Augustine; ils ont fini par reconnaître que la journée de huit

heures est toujours applicable si on le veut. Et la loi accorde même quelques exceptions, qu'on appelle des heures de dérogation, pour les industries saisonnières comme la vôtre.

— Mais puisque, pour le travail du poisson, nous faisons la moitié de notre journée la nuit, jamais les patrons n'accepteront de nous payer un tarif si élevé.

— C'est ce que nous verrons! Mais il faut d'abord que vous, vous compreniez que c'est nécessaire et que vous le voulez vraiment, comme vous voulez obtenir une augmentation de salaire.

La brave Augustine reste songeuse; elle va longuement réfléchir à notre conversation.

— Et vous, Malvina, pourquoi demandez-vous une augmentation?

— Parce qu'on ne peut plus vivre comme ça. Chez nous, ça a toujours été la misère. Quand j'étais petite, ma mère nous laissait pour aller à l'usine. Elle gagnait quatre sous de l'heure, elle faisait le plus d'heures possible pour nous faire vivre; les sardinières ne comprenaient pas toutes qu'il valait mieux faire augmenter leur salaire par le patron pour pouvoir bien soigner leurs enfants que de travailler le jour et la nuit sans avoir le temps de s'occuper des petits. Une nuit, quand ma mère est rentrée de l'usine, elle nous a trouvés, mon frère et moi, couchés l'un sur l'autre sur l'escalier de pierre. Nous n'avions mangé qu'un peu de riz qu'une voisine nous avait donné. J'ai un frère de quinze ans qui a souffert du manque de soins, il n'a pas poussé, il ne sera jamais fort. Aussi, nous, les jeunes, nous ne voulons plus accepter cette vie que les patrons voudraient continuer à nous imposer. Il faudra que ça change!

— C'est très bien, Malvina; ça changera, puisque vous savez le vouloir.

— Et vous, Marie-Anne, à votre âge, vous vous révoltez aussi?

— Oh! moi j'ai déjà fait la grève de 1905; mais personne n'était venu à notre secours, nous n'avions pas pu tenir, nous étions rentrées au bout de quelques jours. Mais cette fois, puisque vous venez nous aider, ça va marcher!

— Vous êtes bien résolue à ce que ça marche?

— Oui, parce que, voyez-vous, on a tout de même trop de misère. Moi, qui vous parle, j'avais trois belles filles. Elles sont mortes toutes les trois, une à vingt-neuf ans, une à vingt-six et l'autre à vingt.

— Oh! de quoi sont-elles mortes, ma pauvre camarade?

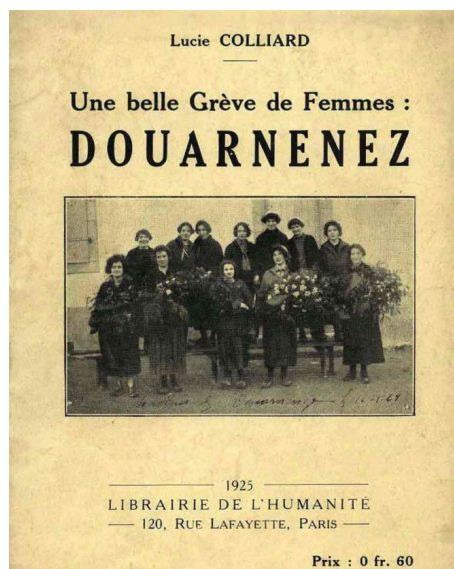
— Ah! on m'a dit que je les avais fait travailler trop jeunes.

Toute la misère des sardinières est contenue dans ces trois conversations. La mentalité des trois générations de grévistes aussi. Les jeunes pleines d'entrain, ardentes et enjouées. Les vieilles, fortes de l'expérience, d'une ancienne grève, ne redoutant rien, cuirassées par leur longue vie de privations. Les femmes d'âge mûr, plus prudentes, plus réservées, moins hardies, soucieuses des petits dont elles ont encore la charge. Mais toutes décidées à tenir pour vaincre.

7. La grève de 1924-1925



Extrait de 14'30 jusqu'à 19'20 : http://bretagne-et-diversite.net/fr/films/lusine-rouge/?fbclid=IwAR2N-VvcFkdJI_E2Oom4xCYDmqKzD4L7AOKUTv7F8B2cR6bciKNdF2vGUD8



III. — La grève

— Pourquoi êtes-vous sorties de vos usines? Que demandez-vous? Voyons, Anna, vous êtes chez Carnaud, la première maison sortie, expliquez-moi ça.

— Chez nous, nous ne faisons que les boîtes; la loi de huit heures est applicable et appliquée. Nous ne pouvons pas vivre avec nos 6 fr. 40. Nous sommes sorties vendredi (1) après avoir demandé un franc de l'heure, salaire qui nous a été refusé.

— Et les sardinières, que demandent-elles?

— Elles demandent comme nous : un franc de l'heure.
— Eh bien! vous n'êtes pas difficiles les unes et les autres! Avec le coût actuel de la vie, un franc de l'heure! C'est 1 fr. 25 qu'il faut demander et obtenir tout de suite, et ce sera encore bien insuffisant et, qui pis est, bien inférieur aux revendications des autres travailleuses.

— Bon, c'est entendu : *Pem rei avo* (2).

— Dites-moi, Yvonne, vous qui venez de faire le tour de la ville, toutes les maisons sont en grève?

— Il en reste encore deux ou trois petites qui travaillent.

— Nous allons faire comprendre aux ouvrières qu'elles doivent nous aider à obtenir les vingt-cinq sous.

— Allons!

Et, dès le mardi matin 25, il n'y avait plus que les commises (3) et les femmes de chambre des « dames » de sardinières qui mettaient le poisson en boîte. Car les ouvrières venaient de refuser à l'inspecteur du travail de travailler le poisson qui était resté sur les tables. Leur sens de la lutte leur avait indiqué que ce poisson restant

(1) C'est-à-dire le 21 novembre.

(2) En breton : nous voulons 25 sous.

(3) Contremaitresses.

à travailler pouvait devenir un élément de pression sur le patronat. Mais la rancune et la haine des patrons, qui n'étaient pas habitués à un tel esprit d'indépendance, ne courent plus de bornes.

Et la grève se déroula dans un enthousiasme toujours croissant, au fur et à mesure que ces braves gens se rendaient compte qu'il leur était possible d'acquiescer une vie plus large et plus digne, au fur et à mesure qu'ils prenaient conscience de leurs droits les plus sacrés et qu'ils constataient les heureux résultats d'une solidarité ouvrière vigilante et vraiment parfaite en l'occurrence.

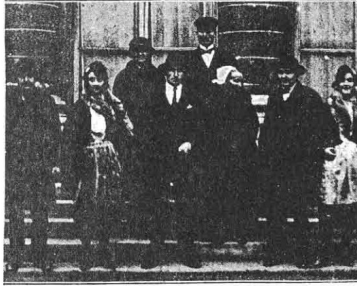
Il y a deux cents ouvriers environ dans les usines de sardines. Mais les femmes, soutenues par les marins-pêcheurs, furent l'âme de ce beau mouvement. Il y eut des manifestations de quatre à cinq mille personnes, dans cette ville de 12.250 habitants. Et c'étaient les jolis bonnets blancs des femmes qui dominaient. Quand les marins les accompagnaient, avec leurs costumes de toile rouge imperméabilisée, ou aurait dit, le long de la mer, une longue guirlande de pâquerettes et de coquelicots. Et les chants ne cessaient pas. Et, sur l'air des lampions : « *Pem rei aoi! Pem rei aoi! Pem rei!* » (C'est vingt-cinq sous, c'est vingt-cinq sous, qu'il faut!)

— Il faut nous copier l'*Internationale*; nous ne savons que le refrain.

— C'est entendu, Marie, vous aurez votre *Internationale*. Elle fut copiée, puis tirée à l'imprimerie à 2.000 exemplaires, vendus deux sous. Il n'en resta pas un. Mais, sous la halle, à la fin des meetings, et dans les manifestations, deux mille femmes et plusieurs milliers d'hommes chantaient le bel hymne de Potier d'un bout à l'autre, religieusement. Et c'était beau, beau comme les foules russes quand elles chantent!

Les diverses péripéties de la grève, au lieu de décourager les femmes, affermissaient leur volonté de vaincre. La charge de gendarmerie, un jour où les grévistes faisaient comprendre à des charretiers qu'ils ne devaient pas aider

les patrons à exécuter leurs commandes, la suspension du maire communiste, qui s'était mis immédiatement à la disposition des grévistes (c'est ça le communisme : se mettre à la disposition des travailleurs et les entraîner vers la



La délégation des grévistes au ministre.

réalisation de tous leurs droits), la fin de non-recevoir des patrons aux propositions d'arbitrage des maires des communes touchées par la grève, la même fin de non-recevoir aux propositions de l'inspecteur divisionnaire du travail. Et ce fut l'offre d'arbitrage du ministre. Six mille personnes accompagnaient la délégation à la gare; l'enthousiasme était à son comble. L'échec de la tentative du ministre troubla quelque peu les grévistes; mais la colère

gronda sous la halle quand la délégation rendit compte de son mandat : « Des pourparlers, des discussions! Ils ne veulent rien comprendre! De l'action directe! Ils la comprennent parce qu'ils la sentiront! » Bien sûr! De l'action directe, mais concertée et unanime; il ne s'agit pas de se sacrifier à Douarnenez, pendant qu'à Concarneau on attend placidement que les patrons vous augmentent. Quand on fera de l'action directe, pour être vraiment victorieux, il faudra que toute la classe ouvrière française à la fois, puis la classe ouvrière internationale y participe. Ce n'est que de cette façon que vous profiterez de votre victoire, travailleuses de Douarnenez.

— Vous, la délégation ouvrière, vous êtes revenus rapidement de Paris. Les patrons, eux, ne sont pas encore rentrés. Parbleu! ils ont voulu visiter Montmartre! Nous, ça ne nous intéresse pas...

* Nous apprîmes par la suite que c'était pire : ils étaient allés rue Bonaparte s'aboucher avec des assassins.

— Allons, vous, la grande frisée, venez prendre la ban-

nière.

— Non, c'est nous qui voulons la porter. Et trois femmes d'une quarantaine d'années se présentèrent et se reliaient tout le long de la manifestation pour porter la vieille bannière du syndicat, qui claqua au vent marin. Elle est immédiatement suivie d'un groupe important de jeunes filles qui scandent la *Jeune Garde* en faisant claquer leurs sabots :

*Tant pis si la lutte est cruelle;
Après la pluie, le temps est beau...*

Et toute la colonne accompagne au refrain.

Il faut dire qu'au début, cette colonne, c'était un peu une cohue : les grévistes ne savaient pas encore se discipliner eux-mêmes. Quelques jours ont suffi pour qu'ils apprennent à faire une belle manifestation bien ordonnée.

— Vous avez lu l'affiche des patrons, Anne-Marie?

— Oui : 18 sous qu'ils nous offrent! Et au 1^{er} janvier

8. La victoire en janvier 1925



VII. — La victoire

Il fut vite établi que les patrons avaient trempé dans l'attentat. Affolés devant les responsabilités qu'ils encouraient, ils nous dépêchèrent un avocat de leurs amis pour



Le Comité de grève.

nous proposer d'entrer en relations avec le Comité de grève. Et, après quelques vagues réserves, ils signaient le même contrat qui avait été accepté trois semaines auparavant par la première usine. Ils ne pouvaient supporter deux plaies consécutives au flanc; ils se guérissaient de

— 24 —

l'une, la grève, pour se consacrer entièrement aux soins nécessaires à l'autre, le procès devant les assises.

Ainsi, brusquement, c'était la fin victorieuse du conflit. Mais les ouvrières, qui attendaient la sortie des patrons qui vinrent signer le contrat, leur firent la haie en leur criant : « Vive la grève ! », ce cri si souvent entendu à Douarnenez pendant près de sept semaines.

Ce fut du déire.

— Vous êtes contentes ?

— Oh! jamais, jamais, nous n'oublierons tout ce qui a été fait pour notre victoire.

— Mais c'est à vous que vous la devez, à votre cohésion, à votre union, à votre endurance, à votre ténacité. Devant une grève aussi unanime, il faut que ça saute ou que ça craque. Mais si, un jour, toute la classe ouvrière de notre pays partait à fond comme vous, ce serait vite fait, allez! Et les patrons devraient finir par se mettre à travailler, eux aussi. Car plus de gendarmes pour les protéger, plus de préfets à leur solde pour suspendre les maires qui servent les ouvriers, plus de pain fourni par des boulangers à des oisifs. Et c'est parce que nous disons cela et que nous le voulons que tous les parasites et leurs domestiques galonnés ou autres ne nous aiment pas et nous discréditent. Et quand des ouvriers se laissent tromper par ces bandits et se mêlent de nous qui ne voulons que leur bien, cela nous fait de la peine. Mais la haine des canailles ne peut que nous honorer.

— Nous n'allons pas rentrer tout de suite demain, nous allons faire une dernière manifestation ?

— Oui, mes camarades, nous avons obtenu pour vous un jour de congé et nous ferons une manifestation dont la gent patronale de Douarnenez se souviendra.

— Et nous maintiendrons notre syndicat; jamais nous ne le lâcherons.

— Ça, c'est bien, mais il faudra y travailler.

— Que faudra-t-il y faire ?

— Vous avez encore bien des revendications à poser,

— 25 —

surtout vous, les femmes : il n'y a pas d'hygiène dans vos usines, vous n'avez pas de vestiaires propres pour vos vêtements; il n'y a ni crèches ni garderies pour vos petits, ni chambres d'allaitement. Et puis, allez-vous vous contenter d'un salaire d'un franc de l'heure? Il faudra aussi arriver à vous faire majorer les heures de nuit après 10 heures du soir.

— Expliquez-nous ça, ces majorations; on n'a pas bien compris. On sera payé 30 sous de l'heure quand on fera plus de 10 heures ?

— Quand vous commencerez votre journée, à 7 heures du matin, avec l'interruption de midi, vos 10 heures réglementaires seront finies à 6 heures du soir. Si, après avoir mangé à 7 heures, vous retournez à l'usine, vous faites des heures supplémentaires, la majoration de 50 0/0 joue et vous êtes payés 1 fr. 50 de l'heure.

— Et pour les heures de nuit, on sera aussi payé 30 sous ?

— Supposons qu'au lieu de travailler jusqu'à minuit, cette même journée dont je viens de parler, vous travailliez jusqu'à 2 heures du matin. Jusqu'à minuit, depuis 7 heures, vous touchez 1 fr. 50 de l'heure. Mais, à partir de minuit, la seconde majoration pour les heures de nuit joue aussi et vous touchez 50 0/0 en plus, c'est-à-dire 2 francs. Par exemple, si la pêche arrive tard et que vous ne commencez qu'à 7 heures du soir, la majoration pour les heures supplémentaires ne joue qu'à partir de 5 heures du matin, mais la majoration pour les heures de nuit joue tout de même après minuit, de sorte qu'à partir de cette heure, vous touchez 1 fr. 50 jusqu'à 5 heures. A partir de ce moment, ce sont les heures de jour, la majoration cesse, mais si vous continuez, ce sont des heures supplémentaires que vous faites et vous touchez tout de même 1 fr. 50.

— Oh! merci, merci, nous ne voulions pas le croire. Nous n'aurions jamais cru qu'il y avait tant de choses à débrouiller (sic) dans notre travail.

— Il faudra vous-mêmes étudier maintenant toutes ces

9. Douarnenez, la ville communiste



Le comité de grève de 1924, avec au centre, au premier rang, le maire de Douarnenez, Daniel Le Flanchec.
Photo DR (MLS - J125H c.livolant)

IV. — Le syndicat

La sortie de l'usine avait été spontanée, sans entente préalable entre ouvrières des différentes usines. Le mouvement gagna, sur pression des premières ouvrières grévistes, l'élite du prolétariat féminin de Douarnenez. Car il n'y avait pas de syndicat de la conserve à Douarnenez. (On ne pouvait guère appeler syndicat cet embryon formé de quelques ouvriers seulement.) Dès le début, nous démontrâmes aux grévistes l'urgence qu'il y a à s'organiser pour discuter, se concerter et prendre des décisions. Alors, ce fut un véritable assaut : tous les « étrangers » (c'était nous) étaient obligés de prendre les adhésions, tant il en venait ! Des centaines et des centaines par jour ! Et il fallait parfois se faire traduire questions et réponses, tant il y avait de femmes qui ne parlaient que breton. Et rien ne fut plus émouvant que le spectacle d'une pauvre vieille toute tremblotante qui revint plusieurs jours de suite pour avoir sa carte rouge qu'elle avait payée d'avance, car on en manquait à tout moment. Et il fallut syndiquer les petites jeunes, qui n'étaient pas les moins compréhensives.

« Et on ne laissera plus travailler à côté de nous celles qui ne seront pas syndiquées », disait tante Jeanne. On verra par la suite que la parole fut tenue. « Il ne faut rien donner à la cantine à celles qui ne sont pas syndiquées ! » Cette ardeur des néophytes ! Nous avions toutes les peines du monde à leur faire comprendre que nous venions en aide aux grévistes et non pas seulement aux syndiquées. Mais, au fond, n'avaient-elles pas raison ? Les non-syndiquées ne trahissent-ils pas leur classe en négligeant l'organisation de la lutte contre le patronat dont ils souffrent ? Il y a trois millions de femmes en France qui touchent un salaire. Si elles étaient toutes syndiquées et qu'elles menent une lutte active au sein de leurs syndicats respectifs, verrait-on encore les salaires féminins aussi bas ? Que toutes les ouvrières se syndiquent et elles ver-

ront comment leurs revendications particulières seront prises en bien plus grande considération !

Le syndicat de l'Alimentation de Douarnenez comprend à l'heure actuelle plus de deux mille adhérents ; il y a au moins dix-neuf cents adhérentes sur ce nombre. Le bureau est composé d'hommes et de femmes. Le membre du bureau le plus capable, d'ici quelque temps, de diriger le syndicat est une jeune fille intelligente, sérieuse, énergique, dont nous avons pu apprécier les qualités au Comité de grève. Elle fit partie de la délégation au ministère du Travail. On peut n'avoir que 21 ans et être une femme de tête. En affirmant cela, je ne pense pas qu'à Douarnenez, je pense aussi au syndicat du Textile de Beaulieu, dans l'Isère.

Et ce puissant syndicat de Douarnenez sera le pivot de toute l'action des sardinières du sud du Finistère, et même des Sables-d'Olonne et de Saint-Jean-de-Luz. Il travaillera pour que la misère cesse parmi cette catégorie de travailleuses ; il rognera le bec et les ongles de ce patronat si avide et si rétrograde ; il arrivera à lui faire comprendre que les lois de protection ouvrière si peu nombreuses et si incomplètes, votées par une bourgeoisie qui lâche une miette pour garder tout le morceau, doivent être respectées par lui, en attendant que les travailleurs prennent eux-mêmes le morceau et fassent la loi. Ce ne sont pas les inspecteurs du travail qui feront céder les patrons, nous l'avons constaté à Douarnenez surtout : c'est le syndicat et l'action ouvrière.



LA BRETAGNE COMMUNISTE

A DOUARNENEZ et dans les ports rouges

**La sardinière Joséphine Pencalet
conseillère municipale**

Les élections à Douarnenez ont été pittoresques et émouvantes.

Les marins traient en mer à pêcher. Réactionnaires, patrons et socialistes espéraient qu'ils seraient retenus par le calme. On les guettait sur la jetée. Aussitôt la barque amarrée, les marins dans leur tenue de travail, montaient à la mairie et votaient. Un bateau fit 160 nilles pour rentrer !

La liste communiste de Le Flanchec et de Tillon, secrétaire général du syndicat, passe tout entière (sauf une seule exception) par 1.300 voix contre 700 au patronat fasciste et 400 au Cartel.

Le calme, qui a retenu en mer un certain nombre de bateaux, nous a bien fait perdre 200 voix.

Et Douarnenez, toujours à la pointe du combat social, a élu triomphalement une femme ! C'est notre camarade Joséphine Pencalet, veuve de guerre, ouvrière d'usine, qui fut dans les heures tragiques, une des plus courageuses à la tête du mouvement de grève. Encore un beau symbole que cette élection de la sardinière de Douarnenez !

Inutile de dire que le patronat et les socialistes essayèrent des pires manœuvres contre nos amis. Un nommé Allot (correspondant de Moutta) et l'immonde policier Le Flaoutier poursuivirent Le Flanchec de leurs insultes. Ce fut en vain. Le communisme est assis à Douarnenez sur des bases indestructibles.

Une grande manifestation à laquelle prirent part André Marty et Tillon, tous deux marins de la mer Noire, a salué la victoire.

Mais Douarnenez est un foyer qui de plus en plus, échauffé au loin, les énergies prolétariennes.

Les ports voisins deviennent communistes. Pouldavid a élu, lui aussi en entier, la liste du B.O.P.

A Ploaré l'alliance des fascistes et du Cartel a difficilement empêché l'élection des communistes. Nous y avons gagné des voix ainsi qu'à Tréboul.

A Guilvinec, où le mouvement syndical grandit, nous avons 18 élus sur 23. Le Cartel en a 5.

A Lechiqat la liste des travailleurs passe tout entière.

A Pont-Abbé ballottage, mais les communistes auront plusieurs élus. Il en sera de même à Audierne.

Ces bonnes nouvelles seront saluées avec enthousiasme par tous les travailleurs qui ont sympathisé si ardemment avec les marins et les sardinières en lutte.

Pour aller plus loin : bed.bzh/fr/films/josephine-pencalet-une-pionniere/

Activité 3 : replacer les cartes postales dans l'ordre



Après la pêche et la **livraison sur le port**, le poisson est pris en charge par les ouvriers et les ouvrières de la conserverie.
C'est la commise qui est chargée par le gérant de vérifier la qualité du poisson et d'en acheter suffisamment pour l'alimentation de l'usine en matières premières. Au bout des digues, elles attendent leurs fournisseurs attirés. La sardine est un poisson fragile, il faut particulièrement veiller à la qualité du produit.



L'étêtage et la mise en grils. L'étêtage, c'est l'opération qui consiste à arracher la tête du poisson afin que le boyau inférieur sorte avec la tête. Il ne reste ainsi plus que la chair et les arêtes. Pour cela, les femmes expérimentées ont un tour de main qui consiste à faire tourner autour du couteau ou, mieux, autour du doigt ce boyau qui s'arrache alors entièrement.
L'opération de mise en grils doit se faire un rang en blanc et un rang en bleu, c'est-à-dire un rang ayant le dos tourné d'un côté et le rang suivant le dos tourné du côté opposé. Cela est important pour l'emboitage. Les sardines sont ensuite rapidement lavées.



Le séchage. Il peut se faire en plein air ou de manière artificielle. Le séchage en plein air est préférable, cela dispense de l'utilisation de combustible et le poisson est plus blanc et plus naturel que le poisson séché au séchoir.



La cuisson. L'huile de cuisson doit bouillir pour que le poisson soit saisi brusquement et que l'ébullition ne s'arrête pas. Lorsque le poisson remonte à la surface de l'huile, il est cuit. Pour que le poisson soit blanc, il faut qu'il cuise vite.



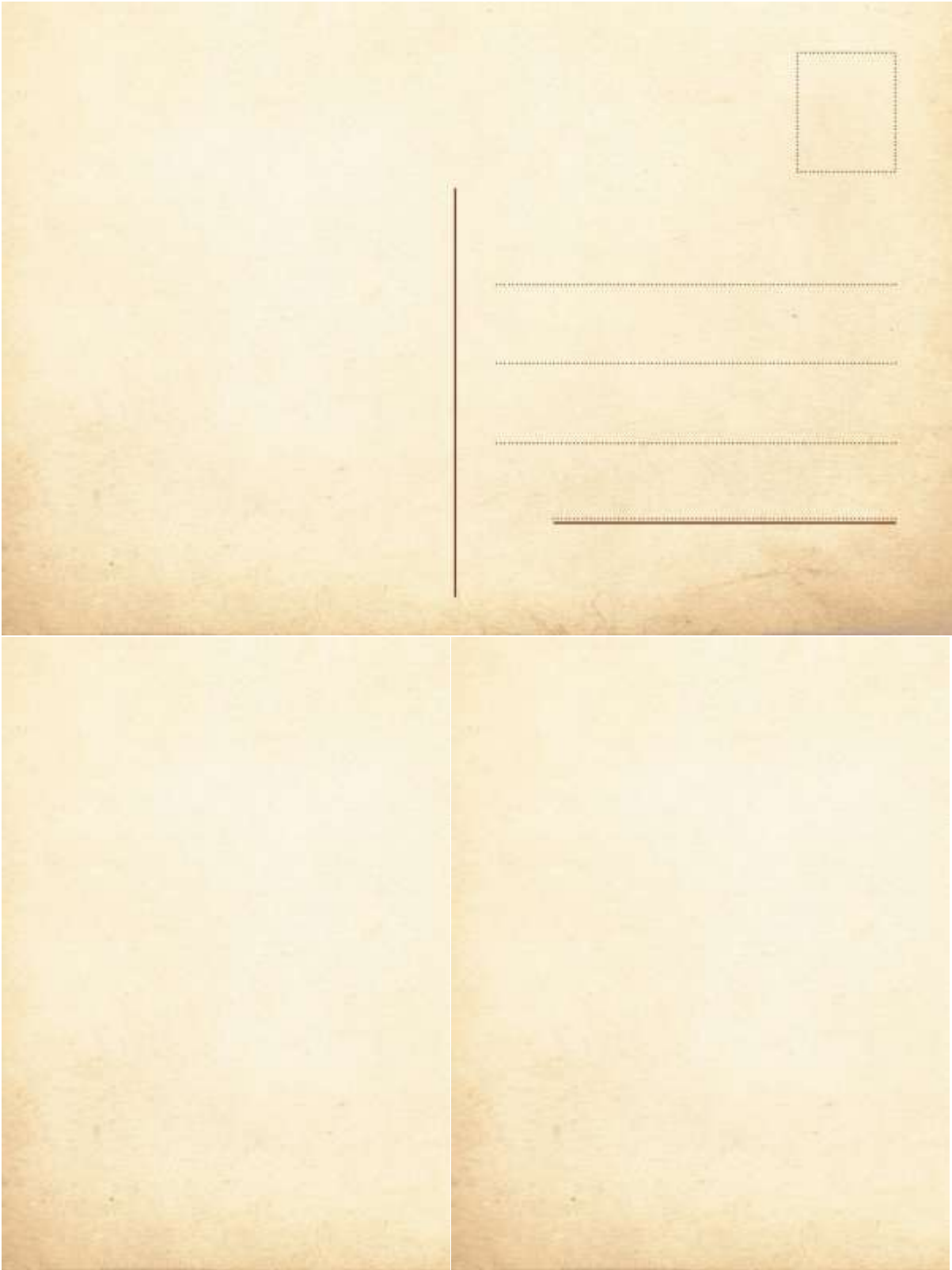
L'huilage et la mise en boîte. Lors de l'emboitage, les ouvrières prennent soin de tailler la sardine droite et de croiser le poisson dans la boîte.
Parfois, de très nombreux produits, comme des condiments, sont rajoutés dans les boîtes.
Pour la sardine mise en boîte « à l'ancienne », l'ouvrière dépose de l'huile d'olive, c'est l'huilage.



La fermeture des boîtes. Le soudage de la boîte consiste à unir hermétiquement le couvercle au corps de la boîte. L'ouvrier place sa boîte dans un étai qui la maintient solidement et tourne un pivot à l'aide de son pied. Puis, il applique contre le fer chaud la baguette de soudure qui fond et se refroidit en durcissant instantanément. Plus tard, les étapes de ce soudage vont s'améliorer en même temps que l'amélioration de la production des boîtes : la fermeture par sertissage.
Le sertissage est l'enroulement des extrémités du corps de la boîte avec le contour du couvercle. Cette sertisseuse automatique arrive dans les usines vers 1910. Elle marque la fin de l'activité de ces soudeurs, appelés ouvriers boitiers ou ferblantiers.

Activité 4 : envoyer une carte postale à sa famille pour raconter sa vie à l'usine Chancerelle

Claudine est employée chez Chancerelle depuis quelques semaines, elle écrit à ses parents pour leur donner des nouvelles et leur raconter comment se passe son nouveau travail :



Eclaircissements :

Activité 1 :

Cette première activité est principalement basée sur l'écoute. Elle peut commencer avec une lecture professorale de l'incipit de Daniel Cario, *Les coiffes rouges* de 2003. L'objectif est d'inscrire avec la fiction un cadre narratif qui permettra notamment de comprendre le bruit des sabots qui claquent sur le sol dans le début de la chanson. On place ainsi les élèves dans le contexte d'une ville portuaire, une femme descend vers le port, elle est rejointe par d'autres femmes. Il fait froid, on entend le bruit de leurs sabots.

Après cette lecture, débute l'écoute de la chanson. Sans support, les élèves écoutent ensemble l'intégralité de la chanson. A la manière d'un atelier de compréhension de texte⁶, on réalise un atelier de compréhension sonore afin d'avoir une première compréhension générale de la chanson.

C'est aussi le moment de faire intervenir la carte postale et de questionner ce support avec les élèves.

Activité 2 :

Après une écoute générale de la chanson, c'est le début d'un travail plus approfondi avec les élèves. Soit les élèves sont répartis en groupe pour se répartir le travail avant une mise en commun, soit les élèves réalisent seuls ou en groupe l'entièreté de l'analyse de la chanson via une application numérique avec leur tablette.

L'application Genially⁷ donne l'opportunité aux élèves d'écouter la chanson, d'ouvrir les documents d'accompagnements à leur rythme mais aussi de visualiser des vidéos pour approfondir certaines questions et renvoyer par exemple vers des témoignages filmés de sardinières.

Il faut prévoir un document de synthèse pour les éléments relevés par les élèves.

Activité 3 :

Cela peut être l'objet d'une évaluation diagnostique : vérifiez que les élèves ont compris les différentes étapes du travail dans les conserveries. Cela peut se faire virtuellement via Genially ou simplement avec des cartes imprimées à remplacer sur une table en groupe.

Activité 4 :

Cette activité d'écriture permet de répondre à la capacité inscrite au programme :

« Raconter individuellement ou collectivement le quotidien d'une femme ou d'un homme au travail au XIX^e siècle ou dans la première moitié du XX^e siècle à partir de recherches dans la région du lycée des élèves (écomusées, musées et patrimoine industriel, agricole, archives locales, mémoires orales et récits ouvriers par exemple). »

Cette activité permet également de conclure la séance, il est d'ailleurs possible de noter la restitution des élèves.

Il est également possible de proposer une différenciation. Ainsi, il serait intéressant de repartir de la fiction utilisée en introduction afin de servir de déclencheur aux élèves.

Différenciation. Pour les élèves les plus en difficultés, il est possible de sélectionner avec eux une carte postale et leur demander d'en faire une description.

Activité 5 : en prolongement ... pour faire le lien avec l'EMC.

⁶ <https://www.roll-descartes.fr/uploads/l-act-dans-une-sequence.pdf>

⁷ <https://genial.ly/fr/>

Un support interactif :

The screenshot shows an interactive presentation interface. On the left, a sidebar lists three slides: '1 | Genially sin título', '2 | 2', and '3 | 2'. The main area displays slide 2, titled '5 activités sur Les sardinières de Douarnenez'. The slide features a background image of a sunset over the ocean with seagulls. Five activity boxes are arranged around the title: 'Activité 1 : atelier de compréhension musicale', 'Activité 2 : analyse de la chanson', 'Activité 3 : retrouver les gestes professionnels', 'Activité 4 : raconter la vie d'une Pann Sardin', and 'Activité 5 : les femmes et la mer, les femmes et la politique'. A bottom box contains 'Des ressources pour préparer son cours'. The interface includes a top bar with 'Ajouter un audio de fond', a bottom bar with 'Ajouter une page', '100%', and navigation controls, and an 'Aide' button in the bottom right corner.

Le retrouver ?




Travaux d'élèves :

Bonjour

Nous les Sardinières on nous appelle aussi
Les Pen Sardine et j'ai vu que c'était
un Travail Difficile que certains on
commencer avant 12 ans.

Les Plus Jeune Tris les Sardinières, les Jeune
Filles et les Femme Faisent Des Travaux
Difficiles comme le Salaire est Bas et que
les condition de Travail sont Difficiles
Nous avons donc fait grève Pendant cinq
semaines on à Bloqué toute la ville Des
Mille D'hommes et de femmes s'étaient Rasés
Pour la grève et deux mille copies de
L'Internationale ont été vendue 2 sou
on exigeait une augmentation et seulement 3 heure
de Travail par jour. on se voulait plus avoir
10 heure par jour et se plus travailler de nuit.
Toute ma Claudine




Patrick Du Pen

105 Rue du Port

29100 Douarnenez

Cher parents, j'espère que vous
vous portez bien et que tout se passe
Bien. J'ai commencé à travailler dans la
usine avec mes collègues à l'âge de 12 ans à
dix ans. deux ans avec une forge deux
année de travail pour faire passer tout ce temps
pour chasser toute ensemble pour gagner notre
fatigue et passer ces heures de travail. Par
ma et mes collègue nous avait chacun une
part à faire dans cette usine. Certains
à occuper des sardinières qui les sales et qui
les usées. Certains à occuper des Boites
en caoutchouc qui doit composer plus de vingt.
Tout cela était compliqué même avant en
des heures de travail intense de travail à sept
heures. deux fois plus jour et nuit en choisant
pour éviter toute cette fatigue entre nous.
Surtout que tout ce travail qui a été
pas n'était pas très bien payé nous et bien
même mal payé. Quelque jour plus tard
nous avons décidé d'être gréviste mais
avons eu des de travail cinq semaine. Cette
grève nous l'avons perdu pour d'occuper 5 sou
de l'heure. Tout ce travail a pu être nous
dans des usées à occuper 5 sou de l'heure
mais nous sommes restés gréviste. Vous ont
deux fois tout ça.

Je vous embrasse
Toute ma Claudine




Paul Marie

Avenue de l'école

29100 Douarnenez

Bonjour,

Chers parents, j'espère que tout va
bien de votre côté, pour ma part les
conditions de travail et mes horaires
ne sont pas terribles. Je dois parfois
me réveiller très tôt le matin pour
mettre vite en conserve tout le
stock avant la tombée de la nuit.
Pour l'instant je ne m'occupe qu'un
seul poste, celui de conservateur, en
ce moment on fait des grèves pour
montrer notre mécontentement suite
aux salaires misérables qu'il nous
proposé par rapport aux heures qu'on
travaille. Nos quatidiens est horrible,
j'ai très peu de temps de repos,
je dort et travaille dans le froid
Au travail,
A dimanche je passerai avec vous
la bise.



La Goule, Claudine

13 rue des bananiers

29100 Douarnenez

Bibliographie :

- Articles et ouvrages en ligne :

Jean-Michel Le Boulanger, *Douarnenez de 1800 à nos jours, Essai de géographie historique sur l'identité d'une ville*, 2000, <https://books.openedition.org/pur/11283>

<http://bcd.bzh/becedia/fr/douarnenez-1924-1925-les-grandes-greves-de-la-conserve>

<https://sardinieres.wordpress.com/2021/08/20/douarnenez-la-sardine-les-ouvrieres-et-les-communistes/>

<https://matthieulepine.wordpress.com/2014/05/03/elles-ont-eu-le-courage-de-dire-non-les-sardinieres-de-douarnenez-1924/>

Lucie Colliard, *Une belle grève de femmes : Douarnenez*, librairie de l'Humanité, 1925 (<http://pandor.u-bourgogne.fr/img-viewer/BMP/brb2257/viewer.html>)

Marie Dubois, « *Les leçons de Douarnenez* », Cahiers du Bolchevisme, n°9, 16 janvier 1925, p. 608-614. (<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k12578z/f1.image.r=Cahiers%20du%20bolchevisme.langFR>)

Jean Vigreux, « La grève des sardinières de Douarnenez (Finistère) en 1924 : une grève communiste ? », ANR PAPRIK@2F, 21 mai 2014 [en ligne : <http://anrpaprika.hypotheses.org/2102>]

<https://archives.finistere.fr/espace-de-recherche-dans-les-archives-privees/les-categories/monde-du-travail/le-secteur-maritime>

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/rendez-vous-place-du-marche/douarnenez-des-femmes-en-lutte-des-sardines-du-cinema-qui-regarde-ailleurs-2375854>

- Ouvrages :

François Chancerelle, Alain Le Doaré, *Au nom de la conserve*, éditions Le Doaré, 2020

Martin Anne-Denes, *Les ouvrières de la mer, Histoire des sardinières du littoral breton*, l'Harmattan, 1994

Chérif Zanani, *Penn Sardin, l'étonnante histoire de Joséphine Pencalet*, éditions Ouest France, 2022.

Marie-Aline Lagadic, Klervi Rivière, *Le chant des sardinières*, éditions Coop Breizh, 2022.

- Nombreux articles de presse des mois de novembre et décembre 1924 et de janvier 1925 (l'Humanité, Ouest-Eclair, le Temps, les Débats).